Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

70-71 | 2014

**Variations sémantiques et syntaxiques : aspects d'une
théorie de l'invariance**

LEVER...un lièvre en linguistique lexicale

Lucie Gournay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1564>

DOI : 10.4000/linx.1564

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 15-29

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Lucie Gournay, « *LEVER...un lièvre en linguistique lexicale* », *Linx* [En ligne], 70-71 | 2014, mis en ligne le 01 mars 2015, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1564> ; DOI : 10.4000/linx.1564

LEVER...un lièvre en linguistique lexicale

Lucie Gournay, *Université Paris Est, EA IMAGER, LIDIL12, Créteil*¹

Les études contemporaines en linguistique lexicale des verbes sont dominées par des analyses aboutissant à des classes sémantiques plus ou moins larges. Dans la littérature anglophone, on parle de classes sur le modèle, par exemple pour les verbes de brisure, des « break(ing) verbs » ou des « verbs of breaking », etc. On réfère ainsi à des séries de verbes apparentés sémantiquement et parfois aussi syntaxiquement². Aussi intéressants que ces travaux puissent paraître, notamment pour d'éventuelles applications informatiques, ils posent de nombreux problèmes théoriques dont ceux qui touchent à la prise en compte de la polysémie qui n'est pas un phénomène linguistique mineur (Victorri, 2002) mais bien un trait du fonctionnement des items linguistiques.

En effet, on remarque que :

– les verbes sont classés arbitrairement sous des étiquettes sémantiques larges qui ne correspondent qu'à l'une de leurs valeurs possibles et si un même verbe peut apparaître dans plusieurs sous-classes, les liens entre les différents sens de ce même verbe ne sont pas représentés³.

– les étiquettes sémantiques renvoient au sens souvent concret d'un verbe polysémique, ce verbe devenant alors l'hyperonyme de toute une classe de verbes – un statut qu'il n'obtient donc que de manière artificielle.

1

Cette contribution est le fruit d'un travail collectif autour de LEVER organisé à IN(V)LEX, groupe de recherche sur les INvariants LEXicaux (Paris 7/Paris 10), se focalisant sur les Verbes. Ont contribué directement à ce travail Fumitake Ashino, Rémi Camus, Jean-Jacques Franckel, Pierre Jalenques, Gérard Mélis, Philippe Planchon, Fleur Soiro-Maline, et Sarah De Vogüé.

2

On peut se reporter aux travaux produits dans la lignée de Levin 1993, ainsi qu'à ceux qui se situent dans le cadre de FrameNet, cf. Fillmore & Baker 2001. En linguistique française, on peut se reporter à Dubois & Dubois-Charlier 1997, entre autres.

3 Par exemple, dans Levin 1993, le verbe anglais LIFT apparaît dans la classe des « hoist verbs » (hisser) et des « steal verbs » (dérober).

C'est pourquoi il s'avère profitable de poursuivre une approche qui parte au contraire du spécifique – le fonctionnement réel *d'un verbe* – afin de mettre en évidence les catégorisations nécessaires pour rendre compte plus finement du fonctionnement *des verbes*. Cette approche a déjà été travaillée dans le cadre de la Théorie des Opérations Énonciatives (par exemple, De Vogüé 2004, Jalenques 2009) dans l'optique de dégager les bases d'une typologie verbale qui soit plus efficace et qui reflète mieux ce qui sous-tend la motivation entre les différents emplois d'un verbe.

C'est dans cette optique que se situe le présent article qui propose une étude du verbe LEVER en français. L'accent sera mis sur la façon dont certaines propriétés sémantiques peuvent être dégagées, par la comparaison avec d'autres verbes et en limitant les effets de l'interprétation intuitive. Cette tâche est rendue particulièrement délicate avec un verbe comme LEVER qui est très polysémique et souvent en concurrence avec ses dérivés (cf. SOULEVER, RELEVER).

Dans une première partie, on s'interrogera sur l'intérêt que représente le phénomène de polysémie lexicale et la façon de le considérer dans les théories de l'invariance sémantique (1.). Ensuite, il s'agira de montrer en quoi le verbe LEVER est particulièrement intéressant à étudier, dans la continuité du travail déjà commencé par d'autres dans le cadre de la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives (2.). Dans la partie principale, nous verrons comment LEVER peut être cerné par rapport à l'expression d'une téléonomie (3.1.), par rapport à d'autres verbes exprimant un mouvement vers le « haut » (3.2.) et, enfin, comment il se différencie de SOULEVER (3.3.) en ce qui concerne l'expression d'une réflexivité.

1. Des valeurs référentielles au sens invariant : quel chemin emprunter ?

Dans le lexique de toutes les langues, on constate des phénomènes de polysémie et d'homonymie. D'un point de vue linguistique, l'homonymie est vue comme le résultat accidentel d'une convergence formelle diachronique. C'est le cas, bien connu, avec le mot AVOCAT en français qui a deux étymologies⁴ différentes mais aussi deux comportements dérivationnels distincts selon leur sens, ce qui est crucial à rappeler : *avocat/avocat^e*, *avocat/*avocate/avocatier*. En ce qui concerne le phénomène de polysémie, les avis sont partagés. Est-ce que l'on peut encore parler de résultat accidentel quand le lien entre les différents emplois d'un mot, quelle que soit l'intuition, est confirmé par une étymologie unique ? Est-ce que l'existence d'un lien, même distant, entre les valeurs d'un même lexème peut être pris au sérieux et acquérir un statut théorique ?

1.1. Le sens invariant ne correspond pas à une valeur référentielle

Ce qui est très frappant à propos de la polysémie, et qui interpelle le linguiste, c'est l'ampleur du phénomène⁵. En effet, une grande majorité d'unités lexicales prennent des valeurs qui varient selon leur contexte d'apparition, à l'instar d'ailleurs des marqueurs grammaticaux. Si l'on dépasse le niveau du constat, on peut se demander

⁴ Une étymologie latine pour *l'homme qui plaide*, et une étymologie nahuatl pour *le fruit de l'avocatier*.

⁵ Ampleur soulignée, par exemple, dans Victorri & Fuchs 1997.

si on n'a pas, à travers la polysémie quasi généralisée, l'expression d'un fonctionnement général des langues. Ainsi, la variation des valeurs, qui est typique des lexèmes et marqueurs grammaticaux, peut être envisagée non plus comme une suite d'accidents ou de coïncidences, mais bien comme la conséquence d'un fonctionnement langagier universel ⁶.

Notons que malgré l'instabilité des unités de sens, la communication se produit de manière efficace, sans ambiguïté la plupart du temps. Cette autre grande propriété des langues nous dévoile la capacité d'intégration des unités. Cette capacité tout à fait remarquable fait qu'en contexte les unités combinées entre elles prennent chacune une valeur déterminée non ambiguë. On peut penser alors que la condition d'une telle stabilisation en contexte provient du caractère fondamentalement stable de chaque unité. Cette hypothèse implique qu'il y aurait une motivation sémantique derrière les différentes valeurs d'une même unité.

Quelle est la nature de cette motivation? Plusieurs hypothèses co-existent en linguistique lexicale. Par exemple, on peut imaginer qu'il y a, pour un mot, un sens premier d'où sont dérivées, par extension ou métaphore, des valeurs secondes. Le sens premier peut correspondre à une valeur concrète, à l'emploi le plus fréquent, ou au sens d'origine.

Lorsque le sens premier est associé à une valeur concrète, une analogie peut être faite avec le système des hiéroglyphes : il y a un pictogramme au départ, et puis cela donne un ou plusieurs idéogrammes. Cette analogie fait écho à l'approche cognitiviste qui se fonde sur les points communs entre la représentation visuelle ou concrètement perçue par le corps et la représentation linguistique (Lakoff, 1987), de sorte que notre représentation symbolique est une métaphorisation de notre expérience concrète et spatiale du monde (Lee, 2001)⁷.

C'est un autre chemin inductif qui est défendu au sein de la TOPE (Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives). Dans notre perspective, la polysémie généralisée fonctionne indépendamment d'une hiérarchie entre les différentes valeurs d'un même mot. Toutes les valeurs sont les applications d'un même scénario ou d'une même instruction sémantique qui se déploie en contexte. Ainsi, si l'on poursuit l'analogie hiéroglyphique, le pictogramme et l'idéogramme associés découlent tous les deux d'une même instruction sémantique, inaccessible intuitivement. La primauté des propriétés spatiales perceptibles n'est pas un postulat de départ.

On pose que, dans un état de langue donné, une unité lexicale se singularise par un « sens » qui est sous-jacent à tous ses emplois, c'est-à-dire à toutes ses valeurs. Ce sens invariant est à la fois peu déterminé – puisqu'en fonction du contexte, il gagne en détermination – et suffisamment déterminé, de sorte que chaque unité est singulière. Cette singularité implique, entre autres choses, qu'une unité n'est pas compatible avec n'importe quel contexte. On constate en effet qu'une unité lexicale ne peut convoquer

⁶ En d'autres termes « il faut expliquer pourquoi le n'importe quoi n'est pas strictement du n'importe quoi », A. Culioli, conférence du 27 mars 2009, Groupe TOPE, Université Paris 7.

⁷ « One of our earliest and most basic cognitive achievements as infants is to acquire an understanding of objects and of the way in which they relate to each other in physical space. (...) It is no doubt because spatial relationships are so fundamental that we use space as a domain for structuring other less concrete aspects of our experience. » (Lee, 2001, p. 18)

qu'un certain nombre d'autres unités. Il y a ainsi des contraintes qui apparaissent et qui sont jugées significatives, comme on le verra plus bas.

1.2. Le cheminement méthodologique

Comment avoir accès à cet invariant ? Le linguiste ne peut faire l'économie d'une méthodologie qui lui permette de prendre ses distances par rapport à son intuition de locuteur lambda. C'est en dégagant des propriétés de fonctionnement, et non en se fondant sur l'interprétation, que la Forme Schématique (FS) d'une unité pourra être cernée.

Le concept de « Forme Schématique » est utilisé pour asseoir un statut théorique à l'invariant associé à chaque marqueur ; il est aussi utilisé pour structurer le raisonnement permettant de dégager l'invariance et de comprendre alors comment se forme la variation observable à travers les différentes valeurs d'un même item.

En d'autres termes, une FS est la formulation d'une instruction sémantique invariante qui singularise le marqueur lexical ou grammatical. C'est un outil de modélisation qui dans sa forme pourrait être vu comme apparenté aux fonctions mathématiques, puisqu'il comprend des variables qui sont mises en relation par des opérateurs.

Nous verrons dans la suite de l'article quels sont les types de tests ou les types d'observations qui peuvent être utilisés pour dégager des propriétés qui devront apparaître dans la FS.

2. Présentation du verbe LEVER

L'intérêt de la catégorie « verbe » tient à son double statut de lexème et d'opérateur. On est d'emblée dans la problématique de l'interface entre sémantique et syntaxe, ou plutôt du rapport entre les valeurs référentielles et les contextes, dont la variation argumentale fait partie. C'est bien l'enjeu théorique qui est sous-jacent aux travaux cités plus haut.

2.1. Variations référentielles : de l'hétérogénéité au paradoxe

On constate que LEVER est susceptible de prendre des valeurs variées, de sorte que, selon le contexte, il pourrait correspondre en anglais à *lift, raise, close, remove, put up, point out*, etc. Si l'on se fonde sur le dictionnaire des synonymes du CRISCO⁸, LEVER aurait ainsi 56 synonymes en français. A partir des 10 premiers, on voit qu'il y a d'un côté l'idée de faire disparaître (*supprimer, enlever, ôter, couper...*) et de l'autre l'idée d'un mouvement vers le haut (*soulever, élever, hausser, relever, monter...*). Cette différence dans les valeurs peut même être antinomique, si l'on considère les collocations suivantes :

8 Le recours à ce dictionnaire en ligne (<http://www.crisco.unicaen.fr/cgi-bin/cherches.cgi>) a pour but de montrer la variété ressentie des valeurs de LEVER mais ne constitue pas en soi une pré-analyse de LEVER.

- (1) Le vent se lève (le vent apparaît) / C'était couvert mais ça se lève (les nuages disparaissent).
- (2) Lever les contraintes (faire disparaître) / Lever un lièvre (faire apparaître une difficulté)

En (1) et en (2), on a à chaque fois deux emplois similaires du point de vue syntaxique mais opposés du point de vue sémantique si l'on considère l'ensemble de l'expression. On imagine que la variation de sens *apparaître/disparaître*, en dehors de paramètres pragmatiques, découle d'une différence des propriétés notionnelles associées aux éléments en jeu. En (2) par exemple, il y aurait des propriétés sémantiques subtiles, respectivement associées à *contrainte* et à la collocation avec *un lièvre*, qui permettraient d'aboutir à cette variation antinomique, dont un non francophone pourrait s'étonner. Mais dans ce cas, qu'y a-t-il de commun du côté de LEVER et comment se fait l'interaction avec les deux lexèmes ?

2.2. LEVER et les collocations

Du point de vue de ses emplois, LEVER possède une autre caractéristique saillante : il est très utilisé dans les collocations ou les expressions figées. LEVER UN LIEVRE qui est l'expression figée utilisée dans le titre de cet article signifie « soulever une question embarrassante »⁹. On peut bien sûr imaginer qu'à un moment donné il y a eu une raison culturelle ou historique pour qu'un terme de chasse soit employé en dehors d'un contexte de chasse. L'intérêt réside, pour le linguiste, dans le fait de comprendre pourquoi c'est la suite *lever un lièvre* et non *débusquer un lièvre* qui s'est imposée dans le lexique courant avec le sens figuré en question.

2.3. Dérivations multiples

LEVER a plusieurs dérivés et la relation de sens que tous ces verbes en LEV- entretiennent peut légitimement être posée. En effet, on peut a priori dire que les préfixes¹⁰ en sou-, re-, en-, pré- en combinaison avec le morphème LEV- construisent de nouveaux verbes qui sont à la fois proches et distincts de LEVER. De manière plus factuelle, les dérivés en -LEVER apparaissent dans les définitions du verbe LEVER et en bonne place dans la longue liste de ses « synonymes »¹¹ (cf. liste du CRISCO, 2.1).

2.4. Distributions multiples

Une dernière raison pour laquelle LEVER est un objet d'étude particulièrement riche : la variété de la structure verbale dont il est le noyau. C'est ce que l'on peut voir dans le tableau 1.

9 Définition communément donnée dans les dictionnaires, cf. *Le Nouveau Petit Robert* (1993), ou le *Trésor* en ligne, <http://www.cnrtl.fr/definition/lever>.

10 On utilise le terme « préfixe » en référence à la tradition morpho-syntaxique.

11 Les guillemets sont là pour rappeler qu'il s'agit de synonymes relatifs puisqu'en réalité, ils ne se substituent que rarement les uns aux autres.

Valence 1	Valence 2	Valence 3
SUJ se lever :	SUJ lever OBJ :	SUJ lever OBJ + prép GN :
<u>1) sujet animé</u> se mettre debout, sortir du lit/de table, se dresser	<u>1) sujet animé/objet inanimé</u> soulever (trappe), hausser (pioche), retirer (ancree), relever (store, voile), élever (parties du corps) , enlever / écarter (contrainte / obstacle), prélever (impôts), faire cesser (séance), faire sortir (lièvre)	<u>1) sujet animé</u> saluer (chapeau à qqn) Expr : se révolter (lever l'étendard contre) s'indigner (lever les bras au ciel) frapper (lever la main sur quelqu'un)
<u>2) sujet inanimé</u> apparaître (soleil), s'agiter (mer), s'éclaircir (temps)	<u>Expr</u> : partir (lever l'ancree), dévoiler (lever le voile), ralentir (lever le pied) rien faire (ne pas lever le petit doigt), enlever pour inhumer (lever du corps), ouvrir (lever les scellés), plier bagage (camp), soulever (lever un lièvre)	<u>2) sujet inanimé</u> expr : soulever (lever le cœur de Z)
SUJ lever :		
<u>1) sujet animé</u> RIEN	<u>2) sujet animé/objet animé</u> racoler, séduire (une femme), réveiller, enrôler (une armée)	
<u>2) Sujet inanimé</u> Pousser (blé, idées) Gonfler (Cette pâte lève bien)	<u>3) sujet inanimé/objet inanimé</u> enlever (décret/ambiguïté)	

Tableau 1. Synthèse des emplois distributionnels de LEVER

Le tableau 1 permet aussi de faire deux constatations importantes. Tout d'abord, l'idée concrète de mouvement vers le haut émerge, que LEVER ait une valence 1 (*Sonia s'est levée*) ou une valence 2 (*Sonia leva la main pour répondre*). Ensuite, on voit clairement qu'au sein d'une même colonne, on a des variations de valeurs qui sont liées non seulement aux propriétés notionnelles des GN en jeu, mais aussi à d'autres paramètres, comme celui du caractère plus ou moins collocationnel de l'expression. Ainsi, on distingue, grâce à la détermination, le segment « lever les pieds », qui renvoie à une action physique, de l'expression « lever le pied » qui signifie *ralentir*.

À l'issue de cette présentation succincte de LEVER, on peut se demander devant la variété des emplois et des valeurs, s'il reste pertinent de vouloir dégager un invariant pour ce verbe. On pourrait, selon certaines perspectives théoriques, poser que la valeur fondamentale est la valeur spatiale, puis voir, dans les autres emplois, des extensions ou métaphores. On pourrait aussi choisir de revenir d'une manière ou d'une autre à la valeur historique, qui s'avère être « rendre léger »¹², et là encore procéder par extensions ou métaphores.

12 LEVER est issu du latin *levare*, dénominateur de *levis* et qui signifiait « rendre léger », cf. *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, édition de 1998. Mais ce dénominateur avait peut-être plusieurs valeurs, comme son équivalent contemporain *lever*.

La démarche adoptée ici, comme cela a déjà été précisé, consiste à ignorer toute hiérarchie entre les valeurs potentielles. L'objectif est de partir des éléments de sens que l'on peut dégager par le biais de différents observables, dans un même état de langue, c'est-à-dire de trouver de quoi le sens de LEVER est fait en français contemporain et comment l'interaction en contexte se construit.

3. Les éléments de sens constitutifs de LEVER

Dans cette partie, nous allons voir comment dégager quelques propriétés sémantiques ou éléments de sens propres à LEVER quels que soient ses emplois. En même temps que l'on insistera sur la méthodologie, on mettra en avant des propriétés qu'il sera nécessaire, le moment venu¹³, de faire apparaître dans la formulation de la FS de LEVER.

3.1. À propos de la téléonomie exprimée

À partir d'un corpus de 450 occurrences, tiré de la base de données FRANTEXT¹⁴, j'ai pu faire les premières constatations suivantes :

- la forme pronominale SE LEVER est largement majoritaire, avec 259 occurrences, soit 57% des emplois de LEVER dans l'échantillon retenu ;
- en ce qui concerne les emplois non pronominaux (43%), on note que LEVER + « partie du corps »¹⁵ apparaît 101 fois, formant ainsi 22% des occurrences du corpus ;
- pour le reste, on remarque qu'en dehors des emplois assez rares (1%) où LEVER est un intransitif non pronominal (du type *la pâte lève*), on trouve des emplois transitifs LEVER+OBJ (20%), avec des sens systématiquement figurés, comme dans les illustrations en (3) et (4) :

(3) Monsieur le Maire, je **lève mon verre** au grand avenir de Milan ! (De Gaulle, Charles, *Discours et messages*, 1970, p. 100)

(4) Alors, choisis. **Lève ce voile** amer qui plane sur la maison. (Navarre, Yves, *Biographie*, 1981, p. 426)

Ce premier tri permet de réaliser que LEVER n'a pas de valeur simplement « concrète »¹⁶ quand il est suivi d'un GN objet, en dehors des cas où ce GN objet réfère à une partie du corps. Ainsi, à chaque fois que LEVER est suivi d'un objet référant à un inanimé concret, l'ensemble forme une collocation et dénote un emploi

13 On n'essaiera pas dans le cadre de cet article de donner une FS pour LEVER.

14 À partir de l'ensemble des textes de FRANTEXT, j'ai sélectionné ceux qui étaient écrits après 1940, et lancé la recherche sur LEVER + Flexion de verbe. Ensuite, j'ai pris les 475 premières occurrences de la liste qui étaient fournies. Après avoir mis de côté les 25 occurrences de la forme nominale *Le Levant*, apparentée dans son emploi à un nom propre, j'ai obtenu un corpus de 450 occurrences de LEVER.

15 Dans cette catégorie, il y a à la fois des emplois concrets et figurés, cf. 2.4.

16 Au sens où on pourrait se contenter de remplacer par « mettre en haut » ou « mettre à la verticale ».

figuré, comme c'est le cas en (3) avec *lever mon verre* (50 occurrences dans le corpus) ou en (4) avec *lever le voile amer*.

Alors que l'on trouve dans le même corpus ou sur Internet des segments comme *soulever un verre/une valise*, *relever le voile de la mariée*, ou encore l'illustration en (5), qui ont tous une valeur de mouvement vers le haut, on ne trouve pas d'équivalent de cette valeur avec LEVER.

- (5) Il n'est pas facile de contrôler une moto ou un scooter à l'arrêt ou à basse vitesse quand les pieds touchent à peine le sol, et quasi impossible de **relever seule son engin tombé à terre** quand celui-ci dépasse les 200 kilos !
(<http://flatfab.wordpress.com/2007/05/09/adapter-sa-moto-pour-les-petites-tailles/> consulté le 10/07/09)

- (6) ??lever seule son engin tombé à terre / ??lever une valise, lever le voile de la mariée.

La contrainte formulée en (6) va de pair avec la constatation qu'à chaque fois que LEVER est suivi d'un complément d'objet, le segment prend forcément une valeur figurée, qui supplante la valeur spatiale.

Existe-t-il un moyen de neutraliser cette contrainte observée dans le corpus ? Parmi les outils méthodologiques utilisés par les linguistes qui cherchent à cerner une FS, il y a celui d'une recherche de scénario ou d'ajustements nécessaires pour qu'un segment a priori inattestable, devienne attestable. Il est intéressant, dans cette optique, de voir comment la suite *lever une valise* peut être rendue plus acceptable.

- (7) La valise, lève-la carrément plus haut que je puisse passer !

Il semble que ce soit le cas en (7). En effet, les francophones interrogés¹⁷ ont eu l'impression que si la finalité du procès exprimé par LEVER était extérieure ou distincte du terme intuitif du procès (qui serait *être en haut*), alors la combinaison *lever une valise* redevient envisageable. En (7), la finalité exprimée dans *que je puisse passer* rendrait ainsi l'emploi de LEVER moins maladroit qu'en (6).

Cette première piste permet de mieux comprendre la contrainte précédente (cf. 6). LEVER réfère à un procès qui n'a pas pour terme le changement de localisation exprimé. Ainsi, on ne peut pas *lever un verre*, au sens de « le mettre en hauteur » ; par contre, on peut *lever son verre*, quand il s'agit de porter un toast, ou encore, *lever le voile* quand le but est de découvrir ce qui était caché.

Cette idée, d'une téléonomie extérieure au procès LEVER, se confirme encore lorsque l'on compare SE LEVER avec SE METTRE DEBOUT, deux procès référant à un changement de position. Par exemple, il apparaît que pour parler d'un bébé qui débute dans la motricité, on dira qu'il se met debout tout seul (but en soi), mais non qu'il se lève tout seul, comme on peut le constater dans les exemples suivants :

- (8) Maintenant elle marche, **elle se met debout toute seule**, elle boit au verre, elle commence à porter toute seule la cuillère à la bouche. [http:// melsbabe.canalblog.com/archives/la_vie_d_elsa/index.html](http://melsbabe.canalblog.com/archives/la_vie_d_elsa/index.html), consulté le 7 mai 2009.

- (9) Pour la nuit, nous lui avons installé un petit pot (la journée, c'est au WC) dans la salle de bain et **elle se lève toute seule** sans nous réveiller... <http://asso.orpha.net/TREMPIN/cgi-bin/mobile/articles.php>, consulté le 7 mai 2009.

Quand il s'agit de référer à la position verticale en tant qu'accomplissement visé, comme c'est le cas dans les énumérations de capacités en (8), alors on a recours à SE METTRE DEBOUT et l'alternance avec LEVER est difficilement envisageable : ?? *Elle marche, se lève toute seule, boit au verre*¹⁸...Au contraire, quand la position verticale est une étape nécessaire pour atteindre un objectif, alors LEVER est possible. C'est le cas en (9) où l'objectif est construit dans le contexte (cf. *un petit pot*).

Ce premier élément de sens constitutif de LEVER nous permet peut-être de cerner un lien entre ce verbe aujourd'hui et son ancêtre LEVARE « rendre léger » : dans les deux cas, on a une fonction causative associée. Avec LEVER, le changement exprimé rend possible la réalisation d'un objectif autre que spatial¹⁹.

3.2. LEVER et la référence au « haut »

Il demeure cependant difficile de dégager des éléments de sens du verbe LEVER sans aborder la question de la référence à l'espace. Comme déjà précisé en 2.1., LEVER est associé à l'idée de mouvement vers le haut, que ce soit dans les dictionnaires ou auprès des francophones. Du point de vue linguistique, le problème est le suivant : le « haut », concept relatif, n'est pas facilement cernable. Par ailleurs, cette référence au « haut » est très insuffisante dès que l'on considère d'autres verbes référant a priori eux aussi à l'idée de mouvement vers le haut. Quelle est la spécificité de LEVER par rapport à MONTER ou HAUSER ou SE DRESSER ? Dans cette sous-partie, on montrera que la comparaison avec d'autres verbes sémantiquement proches permet de dégager des propriétés singulières intéressantes : on se focalisera sur la comparaison MONTER / LEVER.

MONTER comme LEVER a des emplois collocationnels dans lesquels l'idée de mouvement vers le haut semble déplacée sur un plan abstrait. C'est le cas avec des noms référant à des réalités qui sont envisagées comme audibles (*ton, voix, grogne*) ou avec des noms à référence figurée (*espoir*).

Dans le tableau 2, on a sélectionné quelques paires d'exemples permettant de mettre en évidence la spécificité de MONTER par rapport au verbe LEVER dans son emploi pronominal²⁰.

Avec les noms retenus, il apparaît que la métaphore spatiale que l'on perçoit intuitivement ne permet pas d'expliquer les différences d'acceptabilités entre MONTER d'une part, et LEVER et SE LEVER d'autre part.

18 « Elle se lève toute seule » dans le même contexte pourrait par contre signifier qu'elle se réveille toute seule.

19 Pour A. Culioli (conférence du 27 mars 2009, Groupe Tope), dans la représentation langagière de plusieurs langues indo-européennes, « rendre léger » implique « rendre accessible ».

20 Les jugements d'acceptabilité sont attribués en fonction de ce que l'on trouve quand on google ces segments.

Nom	MONTER	LEVER
Ton	Le ton monte/ a monté	*Le ton se lève / s'est levé
Voix	Des voix montent contre...	Des voix se lèvent contre...
Grogne	La grogne monte	?La grogne se lève
Son	Monte le son !	Lève le son !
Espoir	?L'espoir monte à nouveau	L'espoir se lève à nouveau ²¹
Tendance	La tendance monte	*La tendance se lève

Tableau 2. Comparaison de MONTER & LEVER

Pour commencer, il est intéressant de réaliser que « monter le ton » ou « lever le ton » sont fréquents, alors que seul « le ton monte » est attesté (« *le ton se lève » = 4 occurrences non fiables²² sur Internet).

Aussi, si l'on google le segment « la grogne monte » on obtient 14300 résultats, alors que le segment « la grogne se lève » ne donne que 7 résultats. Dans certaines perspectives linguistiques, le fait qu'un segment soit attesté ou, au contraire, non attesté, a valeur d'argument linguistique. Dans notre perspective, les segments fréquents ou au contraire les segments rares forment des faits qui révèlent respectivement les grandes compatibilités ou les grandes contraintes. Dans le cas de « la grogne monte / ?se lève », il est intéressant de voir là l'existence d'une contrainte qui apparaît avec le nom « grogne » comme sujet, alors qu'il n'y a pas de contrainte avec le nom « voix », par exemple.

Ce que la comparaison avec le nom SON nous révèle est d'un autre ordre. Les verbes LEVER et MONTER peuvent tous les deux prendre en position objet le lexème SON avec une détermination définie. Mais le segment « Lève le son », qui est le moins fréquent, apparaît dans deux contextes récurrents, comme illustrés dans les exemples suivants :

(10) Mais ce moment de pure extase n'est que de courte durée puisque, **si on lève le son de son téléviseur**, on remarque que seule la version américaine a été incorporée au titre, un choix extrêmement douteux tant les voix japonaises sont chères aux nombreux amateurs d'animés www.nintendo-vision.net/test-wii-Bleach--Shattered-Blade_163.html

(11) Car j'ai un mp3 qui a une qualité très minable (il faut que **je lève le son à fond** pour avoir un son normal) www.pcinpact.com/.../index.php?s..

²¹ La valeur d'apparition figurée de cette expression s'appuie sans doute sur des données du contexte, comme à *nouveau* ici, comme le remarque l'un des relecteurs. De même le rapport avec le soleil levant dans le titre du roman *A l'aube, l'espoir se lève aussi* de Belva Plain permet de déclencher cette valeur.

²² J'appelle « occurrences non fiables » celles qui apparaissent dans des paragraphes dont le français est mauvais d'un point de vue grammatical et orthographique. Toutes les vérifications par Google ont été refaites le 16/07/2009, pendant la rédaction de cet article.

Dans l'exemple (10), il s'agit d'un jeu que l'on branche sur la télé, avec ou sans le son de la télé : si le son est mis, le joueur réalisera que le jeu est en version américaine et non originale, une option critiquée ici. Dans cet emploi, on a « lever le son » pour passer du silence ou de l'absence de son au son effectif. De même, dans l'autre contexte observé, « lever le son » est combiné avec un marqueur exprimant un haut degré : en (11), c'est *à fond*. On trouve aussi, *un max, au maximum, très haut...* Enfin, alors que l'on trouve 19900 occurrences de « monte le son d'un cran », on n'obtient aucun résultat avec « lève le son d'un cran ».

Ces observations permettent de déceler une propriété saillante de LEVER par rapport à MONTER.

Avec LEVER, il y a une rupture qualitative entre l'avant et l'après : l'état de l'élément affecté (le son, les voix) au départ est dans une relation d'opposition absolue par rapport à son état au terme du procès : on passe du silence au bruit, des voix tuées aux voix qui s'expriment. LEVER permet dans ce contexte de prédiquer, dans une situation spécifique, l'existence d'occurrences construites en altérité : du son, des voix quand il y avait du silence ; mais aussi, l'espoir quand il n'y avait pas d'espoir. Quand l'enjeu de la prédication d'existence est hors propos, seul MONTER est possible, comme dans « le ton monte » où le lexème TON préconstruit en lui-même l'existence d'un échange tendu²³.

Le changement d'état construit par le verbe MONTER, au contraire, se caractérise par l'expression de la gradation : il s'agit, pour une occurrence dont l'existence est déjà envisagée comme posée, de référer au passage d'une valeur à une autre, dans un rapport incrémentiel.

L'opposition changement absolu/graduel qui vient d'être présentée peut être confirmée par d'autres observations qui mettent en jeu les deux verbes comparés et de nouveaux lexèmes. C'est le cas avec la paire *La mer monte / la mer se lève*. Avec MONTER, on renvoie au processus connu, et aussi graduel, de la marée qui monte et qui descend. Avec *la mer se lève*, on réfère au changement de situation soudain : on passe du calme à la tempête. La prédication d'existence porte sur cette nouvelle situation – la tempête qui est inférée comme terme extérieur de *la mer se lève*. Le changement d'état de la mer renvoie ainsi 1) à la prédication d'une nouvelle situation 2) identifiée à une téléonomie extérieure (le mouvement de la mer entraîne une tempête).

Il faudrait avoir la même démarche comparative avec les verbes comme *hausser* ou *dresser* afin de pouvoir cerner les différentes modalités que peut prendre la référence au « mouvement vers le haut ». Ces modalités dégagées nous permettraient d'en savoir plus sur le « haut », comme nous nous le représentons dans nos pratiques langagières.

Mais afin de poursuivre notre objectif méthodologique, nous passerons à un autre type de comparaison verbale : celle de LEVER avec l'un de ses dérivés.

3.3. LEVER, SOULEVER et la réflexivité

Intuitivement, on imagine que la différence entre LEVER et SOULEVER est liée à l'idée d'effort ou de poids. Avec ce qui a été vu en 3.1. à propos de la téléonomie, on sait déjà que SOULEVER, comme RELEVER, ne partage pas la

même représentation téléonomique que LEVER (voir notamment le commentaire des exemples (4) et (5)). Cependant, pour distinguer le verbe racine de son dérivé en SOU-, il semble indispensable d'aborder la question de la réflexivité.

En effet, y compris dans ses emplois syntaxiquement transitifs, LEVER semblerait référer constamment à un procès pour lequel la relation de réflexivité est cruciale. SOULEVER a priori apparaît quand il n'y a pas de réflexivité en jeu mais, au contraire, quand il y a de la transitivité, et ceci y compris dans les emplois syntaxiquement pronominaux.

Cette hypothèse explique plusieurs observables, comme le changement de sens qui va avec l'alternance verbale illustrée ici :

(12) Leila a **levé** la main (pour répondre) / Leila a **soulevé** la main (en porcelaine).

Quand SOULEVER est suivi d'un nom de partie du corps, *la main* en (12), une relation Agent vs. Patient est d'emblée construite en différenciation. Avec LEVER, l'Agent et le Patient sont co-référents, tous les deux identifiés par la partie du corps exprimée. A la lumière de cette distinction, on comprend les observables suivants :

(13) X a levé la main sur Y (2620 résultats GOOGLE) / *X a soulevé la main sur Y (0 résultats GOOGLE)

(14) Ça m'a soulevé l'estomac (135 résultats GOOGLE) / *ça m'a levé l'estomac (0 résultats GOOGLE)

Quand une relation réflexive est pertinente, seul LEVER est attesté ; quand au contraire une relation de transitivité est nécessaire (en (14), entre un déclencheur *ça* et un patient exprimé par *m'*), seul SOULEVER apparaît. Et cette distribution complémentaire sans faille se fait malgré la synonymie « ressentie » par les francophones entre les deux verbes.

En plus des cas où LEVER est associé à des GN référant directement à une partie du corps, on trouve aussi des emplois où le complément d'objet est en quelque sorte *identifié* à une partie du corps. Ceci est illustré dans l'exemple suivant :

(15) Un mouvement de foule désordonné propulsa Kaïra en première ligne, face à une sorte de robot écumant qui **leva** sa matraque. (Didier DAENINCKX, *Meurtre pour mémoire*).

En (15), le GN objet *sa matraque* est considéré comme un prolongement de la main, et le geste exprimé ne correspond pas à un banal mouvement vers le haut, mais bien à un mouvement ayant une fin particulière, que l'on peut déduire en fonction des propriétés notionnelles de *matraque*.

On peut se demander si cette relation de réflexivité si évidente avec les noms de parties du corps ou assimilés continue d'être pertinente quand LEVER est associé à des éléments qui ont des propriétés notionnelles tout autres.

Si l'on reprend le test de la « forme vide »²⁴ proposé par Franckel (2006, 6), on obtient au présent les segments *ça se lève* / *ça se soulève*. L'intérêt est la sous-

24 L'appellation « forme vide » réfère en réalité aux embrayeurs, dont la référence est entièrement dépendante du contexte de locution. Franckel 2006 parle aussi de « variables liées » ou « variables dépendantes ».

détermination du sujet et du cotexte. Seul le verbe est « plein », sémantiquement et par sa réalisation pronominale.

Les interprétations respectives de *ça se lève* / *ça se soulève* confirment que l'expression de la réflexivité est construite à partir du verbe LEVER. En effet, dans le premier cas, on interprète, selon le contexte, « le vent se lève », ou paradoxalement, « le beau temps arrive » ; dans le second cas, on a l'interprétation « on peut le soulever, ce truc-là », et le pronom SE n'a pas de valeur réflexive²⁵.

On peut ainsi imaginer que l'apport du préfixe SOU- est en partie lié :

- à la nécessité d'exprimer une téléonomie qui soit identifiable au terme du procès de « mouvement ».
- à la nécessité de neutraliser l'élément de sens qu'est la réflexivité dans LEVER.

Néanmoins, il reste des énoncés qui, a priori, remettent en question le statut de la réflexivité comme élément de sens invariant de LEVER. Par exemple, il y a des emplois courants de LEVER qui semblent construire une relation Agent vs. Patient, en différenciation.

(16) C'est lui qui **lève les enfants**, les fait déjeuner et les emmène à l'école pendant que je dors. (il les réveille)

(17) Je monte dans sa voiture. Il **lève la vitre** de sa portière et me dit : « Tu m'as bien eu, coquin ». (il ferme sa vitre)

Si l'on remplace LEVER par SOULEVER dans ces deux exemples, on obtient des énoncés qui sont une valeur référentielle très différente, comme on peut le voir ci-dessous :

(18) Il soulève les enfants (il les porte) / Il soulève la vitre (il la prend)

Cependant, on peut montrer, par le biais d'une glose, que l'emploi de LEVER en (16) et (17) a un fonctionnement causatif : il s'agit en réalité de *faire que les enfants se lèvent* ou de *faire que la vitre se lève*. Ainsi, (16) et (17) ne forment finalement pas des contre-exemples : la réflexivité est maintenue (ce sont les enfants qui se lèvent, la vitre qui se lève) et les GN sujets réfèrent à l'agent d'un procès implicite de déclenchement.

Il reste d'autres emplois qu'il serait souhaitable d'étudier avant que la propriété de réflexivité soit définitivement retenue dans la formulation de la Forme Schématique du verbe. La conclusion sera l'occasion d'analyser un nouvel emploi et de montrer que les trois propriétés dégagées jusqu'ici (téléonomie, changement d'état radical, réflexivité) s'entrecroisent et expliquent un couple antinomique sur le modèle de ceux vus en 2.1.

25 C'est le cas aussi quand le sujet de *se soulever* est un animé humain. Le segment « ils se soulèvent » est toujours associé à l'idée d'opposition à autrui : *X se soulève contre Y*. Néanmoins, *se soulever* peut avoir une valeur réflexive dans certains contextes où des déterminants possessifs apparaissent : *Couché sur le ventre, le bébé se soulève sur ses avant-bras*.

Conclusion : les difficultés levées et les problèmes soulevés

Il existe une série d'expressions où LEVER et SOULEVER sont possibles, associés à des noms compléments d'objets référant au domaine de l'obstacle (*doute, voile, problème...*). L'intérêt de cette série réside dans le fait que *lever* et *soulever* sont, dans ce cas de figure, non pas synonymes mais antonymes. On peut se pencher sur la combinaison avec *difficulté*. On constate en effet que *lever une difficulté* s'oppose à *soulever une difficulté* comme l'illustrent les exemples suivants :

- (19) A cet égard, le dispositif proposé **lève une difficulté** inhérente au régime de l'article L. 5 bis A du code du service national. www.assemblee-nationale.fr
- (20) D'emblée la succession des deux versets **soulève une difficulté** évidente. ghansel.free.fr/noeabram.html

Intuitivement, on perçoit une nette opposition de sens entre d'un côté *écarter*, ou d'ailleurs *enlever, une difficulté* comme en (19) et, de l'autre, faire *apparaître une difficulté* comme en (20). Comment expliquer que l'alternance entre les deux verbes apparentés donne lieu à une telle antinomie ?

On remarque que l'expression avec SOULEVER est attestée avec des GN sujet animés alors que cette possibilité est neutralisée avec LEVER. C'est ce que montre la présence de (21) par rapport à la contrainte illustrée en (22) :

- (21) Globalement, **les participants ont soulevé une difficulté** quant à la vision commune du métier : un métier « facile », ne nécessitant pas de savoirs. www.cestp.aract.fr/...en.../3.synthese_des_echanges.pdf
- (22) ?*Il/elle a levé/lève une difficulté²⁶

On peut en conclure, là encore, que (21) est possible parce que seul SOULEVER est compatible avec une réelle relation de transitivité : ici, c'est la relation entre *les participants* (agent animé) et la *difficulté* (patient) qu'ils décèlent. En (20), où le GN sujet de SOULEVER réfère à un inanimé (cf. *ces deux versets*), cette relation agent /patient est perceptible entre d'un côté *la difficulté* et un agent animé humain qui la constate, cf. le théologien qui écrit.

La contrainte illustrée en (22) indique que LEVER dans cette expression est encore réflexif. En (19), la relation entre *le dispositif* et *la difficulté*, dont l'existence est envisagée comme déjà posée (cf. adjectif *inhérente*), n'est pas du type agent/patient. Il y a, au contraire, en (19) une relation de cause/conséquence que l'on peut gloser : *le dispositif* est ce qui fait que *la difficulté* se lève d'elle-même. En d'autres termes, la transitivité grammaticale ici marque une relation causale, celle qui est à l'origine d'un procès réflexif.

Si l'on prend en compte la dimension métaphorique, on voit qu'il ne suffit pas de dire qu'il y a un changement de position. Cela n'expliquerait pas l'opposition dans ce contexte entre LEVER et SOULEVER. Avec LEVER, il s'agit d'exprimer le passage à un état radicalement opposé, et de signifier que le changement spatial n'est

pas une fin en soi mais conduit à un terme extérieur : en l'occurrence, *lever une difficulté* construit l'idée que l'on dé-construit l'existence de la difficulté posée dans le contexte.

Ainsi, on voit comment pour dégager les éléments de sens qui composent la spécificité d'un verbe, on est non seulement obligé de travailler à partir d'observables variés (corpus, manipulations), de prendre en compte les indications dans le co-texte, mais aussi de rechercher des données intangibles cachées derrière des structures trompeuses. Comme on l'a vu, la valence 2 de LEVER a des caractéristiques particulières qui la révèlent (par rapport à SOULEVER et sans doute aux autres dérivés) comme marquant une transitivité « de surface » puisqu'intrinsèquement liée à l'idée de réflexivité.

Sur le fond plus théorique que méthodologique, l'analyse détaillée de LEVER permet de montrer qu'il y a des propriétés du verbe, dans ses différents emplois, qui ne peuvent être expliquées par la simple idée de métaphore spatiale. Dans tous ses emplois, LEVER construit une représentation complexe et précise, que la sous-traduction en un « mouvement vers le haut » ne permet pas de cerner.

Bibliographie

- DUBOIS, J. et F. Dubois-Charlier, 1997, *Les Verbes français*, Paris, Larousse-Bordas.
- FILLMORE, C. et C. BAKER, 2001, « Frame semantics for text understanding » in *Proceedings of the NAACL workshop, « WordNet and Other Lexical Resources Workshop »*, Pittsburgh : USA.
- FRANCKEL, J.-J. et S. VOGÜÉ DE, 2002, « Identité et variation de l'adjectif *grand* », *Langue Française*, 133, p. 28-41.
- FRANCKEL, J.-J., 2006, « Situation, contexte et valeurs référentielles » in *Texte, Contextes, Pratiques*, CRESEF, Université de Metz, p. 51-70.
- JALENQUES, P., 2009, « Valeurs spatiales et non spatiales du verbe *monter* : pour une sémantique constructiviste », *Revue de sémantique et pragmatique*, 25-26, p. 61-80.
- LEVIN, B., 1993, *English Classes and Alternations, a Preliminary Investigation*, Chicago University Press.
- DE VOGÜÉ S., 2004, « Syntaxe, référence et identité du verbe *filer* », *LINX*, 50, p. 135-167.
- LAKOFF, G., 1987, *Women, Fire and Dangerous Things : What Categories Reveal About the Mind*, Chicago University Press.
- LEE, D., 2001, *Cognitive Linguistics, an Introduction*, Oxford University Press.
- VICTORRI B. et S. FUCHS, 1997, *La polysémie*, Paris, Hermès.
- VICTORRI, B., 2002, « Catégorisation et polysémie » in *Catégorisation et langage*, Paris, Hermès, p. 106-124.